

394 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
sont permis à la guerre, où on dispute encore de la pré-
férence entre l'adresse de l'esprit, & la force du cou-
rage.

CHAPITRE X.

*Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la resis-
tance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez,
reduisant son armée à servir sous son commande-
ment.*

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demi-lieuë,
lorsque les Coureurs revinrent, avec une sentinelle de
Narvaez qu'ils avoient enlevée; & rapporterent que l'autre
sentinelle moins avancée, leur avoit échappé entre les buissons
dont ce País étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée
que l'on avoit de surprendre les ennemis; & les Capitaines
s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous,
qu'en cas que ce Soldat eût découvert la marche de l'armée,
il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par
le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'évi-
ter le peril: sur quoy on conclut tout d'une voix, de s'a-
vancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au
moins en même tems que luy; supposant qu'encore qu'on
n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaque-
roit toujours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une
pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrê-
ter: & faisant doubler le pas, ils laisserent auprès d'un ruis-
seau écarté du chemin, les chevaux, le bagage, & tout ce
qui embarrassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que
la peur avoit rendu fort legere, arriva au quartier avant
les troupes de Cortez, & donna l'alarme, en criant que l'en-
nemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes,
& menerent le Soldat à Narvaez, qui après quelques ques-
tions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit: tenant pour
impossible que Cortez vint avec si peu de monde, l'attaquer
en son logement; ni que ces gens pussent marcher durant

D U M E X I Q U E. LIVRE IV. 395

une nuit si obscure, & un tems si rude.
Il étoit près de minuit lorsque Cortez entra dans Zempo-
ala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cava-
liers que Narvaez avoit envoiez battre l'estrade, qui vrai-
semblablement s'étoient égarez durant l'obscurité, ou peut-
être mis à couvert à cause de la pluie. Ainsi, Cortez put pe-
netrer dans la Ville jusques à la vûë du Temple sans rencon-
trer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtar.
La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui as-
sûroit avoir reconnu non seulement les coureurs, mais encore
toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on se
forgeoit encore des pretextes de confiance; & on perdoit à
raisonner sur les esperances de ce rapport, le tems qu'on au-
roit dû emploier à en prevenir les suites: quand même il au-
roit été faux, les Soldats inquiets & éveillez se croisoient au
haut des degrez du Temple; les uns peu résolus, les autres
attendant les ordres du Commandant; mais tous les armes à
la main, & presque en état de combat.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert; & comme il se
trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévu; il se resolut
de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le
soutenir. Il donna donc le signal du combat; & Sandoval
avec sa troupe commença à monter les degrez: quelques Ca-
noniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant
le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la seconde
fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le
bruit des tambours succeda à celui de l'artillerie; & les Sol-
dats de Narvaez qui étoient le plus près des degrez accour-
rent pour les défendre. Le combat se reduisit bien-tôt aux
coups de picque & d'épée; & Sandoval eut beaucoup de pei-
ne à le soutenir contre une troupe plus grosse que la sienne,
& dans un poste defavantageux. Olid vint à propos le secourir;
Cortez aiant laissé son corps de reserve en bataille, se jeta
dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras
& de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant: ensorte que
les ennemis ne pouvant resister à cet effort, quitterent bien-
tôt le dernier degre, & un moment après ils se retirerent en
désordre, abandonnant le Vestibule & l'artillerie. Plusieurs
fûrent à leurs logemens; les autres allerent pour défendre

l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer les gens qui combattoient & même pour les mettre en ordre. Après quoi il courut au plus fort du combat, avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez; & Farfan qui accompagnoit Sandoval: ce Soldat luy donna dans le visage un si grand coup de picque, qu'il luy creva un œil & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement, *je suis mort*. Le bruit en courut aussi tôt entre ses Soldats, qui s'en effraierent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cessèrent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir s'embarassèrent les uns les autres, & augmentèrent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligés à reculer; & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils descendirent, ou pour mieux dirent, qu'ils traînerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant; ce qui fût exécuté en le faisant passer au milieu du dernier bataillon: & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non seulement avec la douleur de sa blessure; mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de résistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettés dans les Donjons si épouventés qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarrassant. Ceux de Cortez crièrent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roi, & les plus sages au Nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joie anticipée ne laisserent pas d'augmenter la fraïeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parût occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenestres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs

yeux être les mèches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous apellons luisans; mais beaucoup plus grands & plus brillants en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard, tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les acclamations de la Victoire, dont la confiance prise mal à propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompue, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons; & fit publier en maniere de ban, un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication d'intérêts, à ceux qui s'enrôlloient sous ses étendarts: liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues-sauves. Ce cri public fut fort bien imaginé; parce qu'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du General fût connue, avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrit aux Soldats de Narvaez, le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inspirât la résolution de revenir des fraïeurs qu'ils avoient conçûes mal à propos: puisque la crainte se tourne quelque fois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirés, que les Soldats & les Officiers mêmes, vinrent en troupe se rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joie. Cependant il fit désarmer ceux mêmes qui étoient de son intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnassent exemples aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems, qu'il falût les séparer, & s'en assurer par une garde suffisante, jusques à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire penser la blessure de Narvaez; & Cortez qui se trouvoit par tout

avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulièrement à un prisonnier de cette importance, alla le voir; quoy qu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Neanmoins le respect des Soldats découvrit le General; & Narvaez se tournant vers luy, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étendue de sa disgrâce: *Vous devez, Seigneur, Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre prisonnier, à quoy Cortez luy répondit: Mon ami, il faut louer Dieu de tout; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & vostre prise entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce pais-ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salva Tierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchés, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traités à toute rigueur; & voyant qu'ils étoient résolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battit ce Donjon de deux piéces d'artillerie. Neanmoins, il avertit un peu après les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouventer, plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut exécuté; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier: laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de débarasser, avec une escoliade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis déclarés, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette prise la victoire se déclara entièrement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessés, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine: le nombre des blessés étant encore plus grand. Le General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui aiant un juste sujet d'être offensé contre luy, sur l'avanture de Zempoala, ne

laisa pas de le faire penser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez; mais elle étoit principalement dûe à son inclination noble, & bien-faisante. Tout cela fut exécuté avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûes de Narvaez.

Au point du jour, on vid arriver les deux mille Chinantèques que Cortez avoit mandez; & encore qu'ils fussent venus après la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient, avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors; & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence: & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroyent la vigilance & la hardiesse, avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulièrement à la guerre, que ceux-mêmes qui luy portent envie ne peuvent la haïr: les malheureux ressentent leur disgrâce; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprès des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux, qu'en cette rencontre: chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même, un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les étandarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obeïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers; & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émurent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettes à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras: sur quoy chacun s'empressa de donner son nom; & ils debatoient de la preference sur le rôle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces

Espagnols, il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir, d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquérir à soi ; sur quoy il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tourne en sa faveur, puisqu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet, neanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succes. Les plus considerables d'entre ces Soldats de Narvaez, étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques soutenoient puissamment ses interets. Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General, par des nouvelles acclamations ; & il se fit ainsi en peu de tems, une armée qui passoit déjà le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte de onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la dernière ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'experience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si perilleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée, non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit : puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le succes est, pour ainsi dire, le paiement des desseins ; & qu'on attribue souvent le titre de prudents, aux conseils les plus hazardés.



CHAP.

CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit, où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes, aiant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là, toutes les regles de la guerre : & lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas ; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences nécessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril ; & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'estrade qui en étoient fortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en resolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte resolution, envoia le Mestre de Camp Christophe d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les reduire par les voies de la douceur : ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordés à leurs Compagnons, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussitôt on songea à penser les blesez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie ; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque interêt, puis-

E e